

Par dessus l'épaule¹

Un de ces maîtres du monde qui juge les Etats, contrôle les économies, évalue les monnaies me confiait – un soir que le hasard nous avait placés à la même table – qu'à compétence égale, à carrière semblable, il ne s'entourait et ne prenait conseil que de lecteurs de romans.

Voilà le roman réhabilité par le financier et en voie de l'être par le politique, comme source de connaissance et de divination pour parfaire une plus grande expérience du monde et des hommes. Voilà le roman reconnu comme la plus étendue et la plus précise des sources d'information, plus apte que les médias et toutes les sciences humaines réunies à procurer dans le plaisir d'une lecture distrayante une culture en trois dimensions.

Dans la combinaison roman-lecteur, il ne vous a pas échappé que le romancier avait été zappé. Je pense qu'il s'est naturellement éclipsé. Comme Dieu, le romancier est anonyme. Que peut-il rester d'un ego quand il a nourri tant de personnages, quand il s'est répandu sur tant de territoires, quand il a perdu sa propre histoire dans celle des autres ? La lecture fait le reste, le lecteur invente son roman

Interroger un romancier sur ses lectures, c'est retrouver de miroir en miroir, non ce qu'il est – le sait-il lui-même ? – mais ce qu'il aspire à être en n'étant pas persuadé de vouloir y parvenir. Le lecteur est un écrivain qui écrit par dessus l'épaule d'un autre écrivain. Les écrivains sont-ils des lecteurs ordinaires ? Sont-ils plus exigeants, plus méfiants ? Restent-ils en retrait pour se protéger d'une influence possible ou au contraire s'installent-ils sans vergogne à la place de l'auteur en plongeant leur plume dans l'encrier resté ouvert ? Pour ma part, chaque lecture est une révélation, au sens quasi religieux, celui de la

¹ Texte paru dans "*Le roman du XXe*", La Nouvelle Revue Française, Février 2011, n°596, pages 222-225.

reconnaissance ineffable d'un passé inconscient que la seule lecture me remet en mémoire comme si, l'ayant vécu, je l'avais seulement occulté. Un grand roman n'intimide pas, ne décourage pas, il ranime l'ambition, démultiplie la création et donne l'énergie de vouloir écrire un grand roman.

J'ai passé la plus grande partie de ma vie en dehors de la France. Ma première rencontre avec le roman contemporain a été américaine, et les langues de la modernité furent d'abord pour moi l'anglais et l'espagnol d'Amérique, le français restant la langue de la littérature classique. Aussi lorsque j'ai eu entre les mains *Tombeau pour 500 000 soldats*, j'ai reçu un choc. Dans le contexte où ce livre a été publié, on imagine mal à quel point Guyotat a été transgressif. L'impression reste brûlante et j'ai compris que la révélation littéraire s'accompagnait toujours de la transgression conjugée de l'écrivain et du lecteur. La rencontre avec Kundera fut du même ordre. On n'oublie pas qu'on a lu *La plaisanterie*. Il y a un avant et un après. L'après, ce sont tous les romans de Kundera que j'écris par dessus son épaule, en puisant dans l'humour qui donne toute son ampleur à un imaginaire désenchanté, comme on retend l'élastique de la fronde pour frapper plus juste, plus loin, plus fort.

Quand je tombe sur LE roman, c'est toute l'œuvre de l'écrivain que je lis en suivant, comme on s'éloigne pour se retrouver, pour se reconnaître et se rassembler. Quoique dérangement, ce n'est pas une expérience rare. Je l'attends ou je l'espère toujours lorsque j'ouvre un roman, et quand il a été écrit par un vrai romancier je ne suis jamais déçue. Pour ne citer que quelques noms parmi les plus grands, j'ai connu la même révélation avec des romanciers aussi différents que Réjean Ducharme, Patrick White, Naipaul, Salman Rushdie, Truman Capote, et plus récemment avec Coetzee. Ce ne sont pas seulement des expériences nouvelles que m'ont procuré leurs

lectures, mais une autre façon de revenir à l'être humain que je suis, de me saisir en dehors de ma propre histoire.

Je garde de *La fête au bouc* le souvenir d'une lecture hallucinée tant ce livre virtuose se joue avec ampleur et précision de l'Histoire et de l'intime. J'étais déjà une lectrice de Vargas Llosa assez fanatique pour m'être retrouvée dans les rues de Piura, flanquée d'une garde du corps grassouillette à la seule fin d'entrer dans l'univers de tante Julia, sachant au fond de moi que je ne le retrouverais pas et que, heureusement, tante Julia ne ressusciterait pas dans la réalité. L'univers du romancier n'existe pas ailleurs que dans le roman, si ce n'est dans le cœur du lecteur par une sorte de transfert né d'une compréhension intime.

J'ai descendu avec Doris Lessing le cours du fleuve qui naît dans *Le Carnet d'or*, pour irriguer les nombreux romans qu'elle a écrits par la suite, retrouvant avec bonheur dans les paysages ou les personnages les indices qui pouvaient m'aider à percer le mystère des colonisations que j'avais vécues en mon temps. *L'Africain*, qui n'est pas un roman, qui m'a fait remonter, comme à la source, vers les romans de Le Clézio. Comme le massif de corail, l'œuvre romanesque recouvre d'efflorescences et d'ombelles le noyau nu d'un récit originel. S'il est un livre que j'ai écrit par dessus l'épaule de son auteur, c'est bien *L'Africain*. Ce livre est mon Afrique, il est mon enfance, il est mon père. Le Clézio m'a ramené à moi-même, comme un ami vous raccompagne à la maison. Et *Les années* d'Annie Ernaux, inventaire minutieux et obsédant, a rassemblé les éléments dispersés d'une existence qui lui est personnelle mais que la force de son dépouillement permet de s'approprier.

De toute une vie de lecture, de tous ces romans dont on ne se rappelle pas toujours l'auteur ou le titre, il subsiste en soi, inséparable de sa propre chair, une scène, une image, un

personnage orphelin. Le vertige est grand aussi, en pensant à tous les livres lus par les auteurs que l'on a lus et à la transmission anonyme d'univers auxquels on ne sait pas avoir eu accès. Le dernier espace intime est dévoré par les bibliothèques pleines des romans que l'on n'aura plus le temps de relire pour se rendre compte qu'on les avait plus ou moins réécrits de mémoire. Et puis il reste les livres de chevet qui, au fil du temps, sont devenus des objets au même titre que la lampe qui les éclaire ou que la table qui les porte. Le regard les balaye plusieurs fois par jour, sachant qu'ils sont bien là. Dans la même image, mon œil enregistre *Le pingouin*, *La saison des pluies*, *La valse aux adieux*, *A l'est d'Eden* et, dans un vieil exemplaire du livre de poche, *La Princesse de Clèves*.

Paule Constant.